

BARZOU ABDOURAZZOQOV

HUIT
MONOLOGUES
DE FEMMES

*Traduit du russe (Tadjikistan)
par Stéphane A. Dudoignon*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
Ispoved'

© Barzou Abdourazzoqov.
© Zulma, 2007, pour la traduction française ;
2018, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Huit monologues de femmes*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Qui aurait dit que j'en arriverais là? Parce que, entre nous, j'ai l'air fin de me retrouver ici, avec un fils de vingt ans, presque fiancé, une fille de seize, elle aussi à marier bientôt... Dire que je ne vais plus tarder à être grand-mère. Grand-mère! À même pas quarante ans... Mais sans un cheveu blanc, s'il vous plaît. Si, si, vous pouvez venir voir vous-mêmes: ce n'est pas de la teinture, c'est ma couleur naturelle. Et presque pas une ride, avec ça. Juste une ou deux, peut-être, autour des yeux. Mais ça, c'est la vie qui le veut. On a beau faire attention, se ruiner en crèmes, en pommades... Enfin, les rondelles de concombre l'été, le lait fermenté au citron l'hiver, c'est sûr, ça rafraîchit quand même un peu. Et puis ça fait un bien énorme, oh, pas tous les jours, bien sûr, mais vous ne direz pas le contraire, ça fait quand même un bien énorme quand on peut se dire, pendant une heure ou deux seulement, une ou deux petites heures de rien du tout, qu'on pourrait tout reprendre, tout, à zéro: l'amour, le

mariage, lune de miel y compris – hein, ça ne vous dit rien, à vous ?

Ah, les toutes premières sensations de la grossesse, je pense que je ne les oublierai jamais ! Mon cœur s'est mis à battre à tout rompre : boum-boum, boum-boum, on aurait dit qu'il allait sauter au-dehors. Moi, je me suis oubliée, j'ai bien failli tomber dans les pommes. De joie... de trouille aussi. Et puis, au même moment, je me suis demandé comment on allait l'appeler. Parce que j'ai tout de suite su que ce serait un garçon. Pendant une fraction de seconde, j'ai même vu son petit visage, ses petites lèvres, son petit menton, ses petits doigts tout fins. Je le voyais tout contre moi, agrippé à ma poitrine, occupé à téter goulûment... Je pouvais même sentir, à cet instant, son odeur, son odeur à lui, son odeur qu'un jour j'allais pouvoir respirer pour de vrai. Celles qui ont connu ça me comprendront. Pourtant, je n'ai pas eu une grossesse facile, j'avais la nausée tout le temps, la nuit comme le jour. J'étais infecte avec tout le monde. Je me disais bien que mon mari allait finir par ne plus pouvoir me blairer, qu'il allait me planter là, qu'il s'en irait, tellement j'étais devenue insupportable. Je ne sais pas pourquoi j'étais comme ça, je ne peux même pas l'expliquer. Et alors lui, il s'est mis à vraiment me prendre en grippe. Moi, petite sottie, j'étais incapable de rien lui dire – même

que je l'aimais, pour le tranquilliser un peu. Oh, pour ça, je l'aimais ! Je l'aimais tellement que si son fils avait eu le malheur de ne pas lui ressembler, je pense bien que je l'aurais tué ! Vous vous imaginez ? Tuer son propre enfant s'il a le malheur d'être différent de son père ! Mais c'était la première fois, j'étais jeune, pas bien fute-fute. Heureuse d'être aimée, tout simplement.

Un jour, j'ai vu à la télé une pub pour du jus de fruit – un fruit bizarre, gros, jaune, avec des feuilles au-dessus, et j'en ai eu une envie folle, comme ça, sans même savoir comment ce fruit s'appelait, et encore moins où il poussait. C'était plus fort que moi : qu'on m'en trouve ou j'allais faire un malheur ! J'ai appelé mon mari à son travail – un job qu'il avait dégotté, le pauvre, avec un piston énorme, et où il ne gagnait pas bien lourd, c'est vrai, mais avec des perspectives d'avenir, on lui disait. Et voilà que moi, je viens chialer au téléphone qu'il faut qu'il me le trouve, ce fruit ; il me demande : Quel fruit ? Je lui explique : Celui qui a les feuilles qui dépassent au-dessus, comme une tortue à l'envers. Lui, le voilà qui tourne bourrique, il me liste tous les fruits de la planète. Non, je lui répète, pas celui-ci, pas celui-là et je pleure de plus belle : non, non et non ! J'aboie dans tout l'immeuble, comme une chienne affamée. Lui, il raccroche, il court au bazar, il

fait le tour de tous les étals, il cherche une « tortue à l'envers », il ne trouve pas et il accourt à la maison pour m'emmener au bazar, que je puisse, pauvre idiot, me rendre compte moi-même qu'il n'existe pas, ce foutu fruit. Mais moi, je gueule, encore plus fort : « Mais il doit bien exister quelque part, ce fruit, puisqu'on le montre à la télé ! » Le pauvre, il a passé toute la soirée devant le poste à se ronger les ongles, blanc comme la mort. Malheureusement, ce soir-là, il n'est pas passé à la pub, mon fruit. Ils ne l'ont remontré que le lendemain matin, au milieu d'un feuilleton. Moi, je sursaute, et voilà que je l'appelle au bureau : Allume la télé, je lui dis, il y a le fruit que je veux ! Lui, le pauvre (c'est vrai que j'étais folle de lui, à ce moment-là !), il allume, mais le temps qu'il tombe sur la bonne chaîne, la pub était passée ; pourtant, ce coup-ci, j'avais eu le temps de lire le nom de ce fruit, un nom à coucher dehors : *ananas*. Jamais je n'oublierai un mot pareil, aussi tordu et aussi délicieux à la fois : *a-na-nas*.